

FEMMES EN PRIERE – FIGURES BIBLIQUES

A quelques jours de l'ouverture de la porte du jubilé 2025, nous vous proposons un deuxième numéro du *Catéfil* centré sur la thématique de la prière. La foi chrétienne envisage la prière comme un dialogue avec Dieu, une conversation dont il a, de tout temps, l'initiative, ainsi que le rappelle *Dei Verbum* : « Dieu, qui est invisible, s'adresse aux hommes comme à des amis et converse avec eux pour les inviter à entrer en communion avec lui et les recevoir en cette communion¹ ». Ce dialogue commence dès les premières pages de la Bible : l'être humain va tenter de se mettre à l'écoute de cette Parole, de s'y accorder et de lui répondre. Car si la Parole de Dieu appelle une réponse de notre part, rien n'indique que l'une et/ou l'autre doit être constituée de mots. Dieu parle parfois à travers les événements, et nous lui répondons parfois par des actes plutôt que des mots.

Pour ce numéro du *Catéfil*, nous avons longuement réfléchi à l'angle sous lequel explorer le volet biblique de cette thématique. De grands priants (et de grandes prières) jalonnent les livres bibliques : pour ne citer que deux exemples, rappelons-nous de l'importance de Moïse et de la prière du *Shema Israel* que nous avons en commun avec nos frères et sœurs juifs. Pour nous chrétiens, la mère de toutes les prières est le *Notre Père* et nombreux sommes-nous à tourner notre regard vers l'attitude de Jésus, qui entretient son lien avec le Père par la prière. Cependant, il nous semblait que de nombreux ouvrages, articles ou homélies facilement accessibles traitaient déjà de ces « monuments » bibliques et liturgiques. Aussi avons-nous eu envie de nous tourner vers des figures de femmes, qui, à l'époque biblique, font souvent partie des « petits », de ceux que l'on n'écoute guère et qui n'ont souvent pas voix au chapitre. Loin de nous l'idée d'affirmer qu'il y aurait une manière féminine ou une manière masculine de prier ! Nous avons plutôt cherché à voir comment ces femmes ont trouvé un chemin – parfois inattendu – pour porter leur prière à Dieu. Nous espérons que la (re-)découverte de leur parcours de foi nourrira le vôtre.

1. Ruth, prière de bénédiction

Le numéro 37 du *Catéfil* de février 2018 avait déjà pris comme sujet la figure biblique de Ruth : il mettait en lumière l'agir de Ruth au cœur de la vie d'une famille qui fait jaillir à nouveau une espérance qui semblait perdue. Dans ce numéro, notre regard va se porter sur cette bonté (*hésed* en hébreu) de Ruth² qui fera jaillir des prières de bénédiction. Là où tout espoir paraissait avoir disparu, une vie nouvelle va prendre son essor.

Reprenons quelques éléments de contexte. Ruth, une moabite (dont le peuple avait été exclu de l'Assemblée d'Israël par Moïse en Dt 23, 4-5) se retrouve liée à une famille d'origine juive. Elle épouse un homme de Benjamin dont la famille s'est réfugiée en Moab pour fuir la famine en Israël. Cet homme meurt, ainsi que son père et son frère. Noémi, la belle-mère de Ruth, souhaite rentrer en Israël et veut laisser repartir ses belles-filles, pour leur

¹ Constitution dogmatique sur la Révélation divine *Dei Verbum* 2

² « La "conversion" de Ruth n'est pas l'adoption d'un système religieux, mais le choix de la bonté », cf 8. André LACOCQUE, *Le livre de Ruth*, coll. « Commentaire de l'Ancien Testament », n. XVII, Labor et Fides, 2004, p. 53

bien. Ruth refuse et « décide de s'attacher à elle »³. Elle répond même : « *Ne me force pas à t'abandonner et à m'éloigner de toi, car où tu iras, j'irai ; où tu t'arrêteras, je m'arrêterai ; ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu. Où tu mourras, je mourrai ; et là je serai enterrée. Que le Seigneur me traite ainsi, qu'il fasse pire encore, si ce n'est pas la mort seule qui nous sépare !* » (Rt 1, 16-17). S'attacher à sa belle-mère signifie pour Ruth le souhait de se rallier à l'alliance entre Israël et Dieu et de faire partie du peuple de Dieu.

Dans ce livre biblique, Dieu reste très discret et intervient peu : « il est mentionné à plusieurs reprises ; les personnages font souvent référence à lui, mais il demeure silencieux. Mais nous découvrons que Dieu communique précisément à travers Ruth. Chaque geste de sa bonté envers Noémi, qui se considère "amère à cause de Dieu", devient le signe tangible de la proximité et de la bonté du Seigneur »⁴. Dieu répond aux actes de Ruth par des paroles de bénédiction.

Les mots de Booz, parent du mari de Noémi, lors de leur rencontre sont ceux de « l'appel de Dieu à Abraham »⁵. Pour lui, Ruth, en quittant son pays et sa famille et en mettant sa confiance en Dieu, suit les pas du patriarche. Elle sera, elle aussi, comblée comme Dieu le fit pour le père des croyants : « *Que le Seigneur te rende en bien ce que tu as fait ! Qu'elle soit complète, la récompense dont te comblera le Seigneur, le Dieu d'Israël, sous les ailes de qui tu es venue t'abriter !* » (Rt 2, 12). Cette prière souligne le lien intrinsèque entre l'attitude de Ruth et la bénédiction de Dieu.

Par la suite, Noémi découvre que Booz est un parent et pourrait rétablir la lignée de la famille. Elle pousse Ruth à aller vers Booz dans l'intention qu'elle puisse donner naissance à un enfant du sang de son défunt mari. Ruth ne trompera pas Booz ce soir-là mais elle attendra son réveil pour lui demander de la prendre sous sa protection et de l'épouser. Booz répondra à sa demande favorablement. Contrairement aux filles de Lot (Gn 19) ou à Tamar (Gn 38), il n'y a pas chez Ruth d'intention de tromper, elle agit avec « justesse et délicatesse »⁶.

Lorsque Booz annonce son intention d'épouser Ruth, les anciens et tout le peuple à la porte de la ville disent : « *Nous en sommes témoins. Que le Seigneur rende la femme qui entre dans ta maison comme Rachel et comme Léa qui, à elles deux, ont bâti la maison d'Israël ! Fais fortune en Éphrata ! Fais-toi un nom à Bethléem ! Puisse la descendance que le Seigneur te donnera par cette jeune femme rendre ta maison comme la maison de Pérès que Tamar enfanta à Juda !* » (Rt 4, 11-12). Cette bénédiction du peuple de Bethléem place Ruth dans la lignée des matriarches d'Israël, soulignant son importance et son intégration dans le peuple de Dieu, elle qui est étrangère.

À la fin du livre et à la naissance d'Obed, les femmes de Bethléem rendent à Dieu sa bénédiction en s'adressant à Noémi : « *Béni soit l'Éternel, qui ne t'a pas laissé manquer aujourd'hui de quelqu'un qui ait le droit de rachat, et que son nom soit célébré en Israël !* » (Rt 4, 14). Myriam Moscow, dans son ouvrage, nous dit : « Cette bénédiction montre la fécondité de la bonté de Ruth et du serment qui en témoigne. Tout ce qui manquait à Noémi au moment de revenir en Judée lui est donné. La vieille femme avait tout perdu ; grâce à sa belle-fille moabite, grâce à Dieu, elle a tout reçu. »⁷ Les actions de Ruth et les prières de son peuple tout au long de ce livre ont permis à Dieu de restaurer, de panser les blessures, celles de Ruth elle-même, celles de Noémi et celles du peuple.

³ André WÉNIN, Camille FOCANT, Sylvie GERMAIN, *Vives femmes de la Bible*, éditions Lessius, 2007, p.69.

⁴ Pape François, *Discours aux missionnaires de la miséricorde*, Salle Paul VI, lundi 25 avril 2022, Rome

⁵ *Ibid.*, p.70.

⁶ *Ibid.*, p. 72.

⁷ Miriam MOSCOW, *L'alliance au quotidien, une lecture de Ruth à la lumière de la fête juive de la Pentecôte*, Editions Lumen Vitae, 2007, p. 67.

Au terme de notre exploration, nous découvrons l'originalité de Ruth parmi les figures de ce livre. Elle pose des actes forts notamment pour s'attacher au Dieu de Noémi (Rt 1, 16). De là le changement s'opère et c'est une pluie de bénédictions. Laissons-nous interroger par l'attitude de Ruth : puis-je être moi aussi par mes actes un révélateur des bénédictions de Dieu ?

2. Anne, demande et prière publique – 1 Samuel 1, 6-19 - 1 Samuel 2, 1-10

Le début du premier livre de Samuel nous dévoile Anne aux prises avec la dureté des épreuves, elle ne peut enfanter. Elle est la seconde d'épouse d'Elcana. Du fait de son infertilité et de la préférence que son mari a pour elle, Peninna (la première épouse) ne cesse de l'humilier (1 Sa 6-7). En effet, une femme stérile n'a aucune place dans la société et peut facilement être répudiée à cette époque.

Son mari tente de la reconforter (1S 1, 8) mais ce n'est pas d'une solution humaine dont Anne a besoin. Reconvenue comme une prophétesse, Anne se tourne vers Dieu (1S 1, 11), elle a le cran de prier elle-même le Seigneur et de le supplier : « *Vois... souviens-toi... n'oublie pas... donne* ». Anne refuse la fatalité et décide alors de se lever (1 S 1, 9) et « d'envisager un avenir »⁸. Alors que le sanctuaire de Silo est aux prises avec la corruption, une femme se rebelle pour retrouver son identité : « Si Anne, jusqu'à ce jour, n'a pas pu être porteuse d'enfant, elle sera désormais porteuse de grâce.⁹ » Sa prière prend une tournure extrême : en même temps qu'elle demande un enfant, elle l'offre déjà à Dieu avant même de lui donner naissance. Elle ne met pas en jeu de l'argent pour obtenir gain de cause mais l'objet même de ce qui est demandé. Anne a bien saisi que tout vient de Dieu et va vers Dieu : l'enfant n'est ni pour elle, ni pour rivaliser avec Peninna, il est promis à un autre avenir. Dans ce cœur à cœur avec Dieu, Anne nous montre que Dieu se laisse toucher, bousculer et émouvoir par nos souffrances : « cette prière est adressée à un Dieu qui l'autorise à se plaindre, à demander, à espérer. »¹⁰ La prière d'Anne devient son « lieu de rébellion »¹¹ où elle demande au Seigneur de renouveler sa création, de faire toute chose nouvelle.

Aujourd'hui, quels sont nos lieux de stérilité qui ont besoin d'être visités par Dieu ? Ces lieux que nous avons abandonnés parce que nous n'y voyons plus aucun espoir. Nous laisserons-nous toucher par la foi d'Anne ? Oserons-nous bousculer notre Seigneur, l'appeler à accomplir la promesse de faire toute chose nouvelle en nous ?

Dans la suite du récit, la parole d'Eli assure déjà Anne que Dieu l'a entendue : « *Va en paix et que le Dieu d'Israël te donne ce que tu lui as demandé* » (1S 1, 17). Anne n'est plus la même : *la femme alla son chemin, elle mangea et n'eut plus le même visage* » (1S 1, 18b). Elle donnera naissance à Samuel quelques versets plus loin et le consacrera au Seigneur comme elle l'avait promis. Quelques années plus tard, Anne va revenir au sanctuaire et exprimer son remerciement.

Au début du chapitre 2, Anne dit à haute voix une prière de louange (1 S 2, 1-10) et de gratitude pour cette vie donnée. Dans ce cantique, Anne révèle un Dieu « capable de renverser les destinées et qui se montre fidèle à ceux qui s'attachent à lui. »¹² « *Mon cœur exulte à cause du Seigneur ; mon front s'est relevé grâce à mon Dieu !* » (1S 2, 1), les mots dits par Anne se font l'écho du même élan qui lui avait permis de se remettre debout, « capable d'un retournement existentiel »¹³. Ce cantique proclamé par Anne rejoint tout un chacun, le Seigneur vient au

⁸ Christianne MÉROZ, *Trois femmes d'espérance, Myriam, Anne, Houlida*, Editions du Moulin, 1998, p. 40.

⁹ *Ibid.*, p. 41

¹⁰ Collectif d'auteurs, *Lire et dire 6, études exégétiques en vue de la prédication*, revue trimestrielle, 1990, p. 48

¹¹ *Ibid.*, p. 49

¹² André WÉNIN, Camille FOCANT, Sylvie GERMAIN, *Ibid.*, p. 76.

¹³ Christianne MÉROZ, *ibid.*, p. 53

secours de tous ceux et celles qui s'adressent à lui : « Son poème reflète une expérience intime de Dieu tout en conservant une portée universelle. Ses paroles n'emprisonnent pas Dieu dans une histoire personnelle. »¹⁴ La Vierge Marie sera celle qui osera s'inspirer de ce cantique et révélera ce lien très fort entre elle et le Seigneur.

Comment ce poème peut-il nous rejoindre et nous interpeller sur nos actions de grâce ? Lorsque Dieu répond à nos prières, nous tournons-nous vers lui pour le remercier ? Dans la situation d'Anne, elle prononce ses paroles bien après la naissance de Samuel, il y a un temps de maturation et un moment opportun pour les dire. Et si nous prenions un temps de cœur à cœur avec Dieu pour se remémorer ces lieux stériles qu'il est venu visiter et où la vie a repris pour prononcer avec Anne un chant de louange ?

3. La Cananéenne, une prière de supplication qui déplace – Matthieu 15, 21-28

Que voilà une rencontre déroutante, qui met en présence, en confrontation même, deux personnages qui sont tous les deux « en sortie » : Jésus, visiblement lassé des controverses qu'il vient de vivre autour de la question du pur et de l'impur, est parti à l'écart avec ses disciples. Survient une Cananéenne (elle a donc quitté son pays pour venir trouver Jésus), qui vocifère et supplie – non pas pour elle-même, mais pour que sa fille soit délivrée d'un démon¹⁵. Ce qui est inattendu dans ce récit n'est pas la demande en tant que telle, mais qu'elle émane d'une étrangère. Encore plus surprenante est la réaction de Jésus : il se tait. Quand les disciples viennent lui demander de trouver une solution car cette femme leur casse les oreilles avec ses cris, il affiche une fin de non-recevoir : il n'a pas été envoyé pour ceux qui n'appartiennent pas au peuple d'Israël.

Jusque-là, Jésus a pu être dur, voire méprisant, face aux puissants : des personnes fortunées, qui détiennent un pouvoir ou encore qui écrasent les autres de leur savoir. Mais jamais il n'a eu cette attitude face à une personne dans le besoin, qui plus est quelqu'un qui intercède pour quelqu'un d'autre. On a l'impression qu'il ne voit que l'étrangère, avec laquelle il semble refuser tout contact.

Mais la femme ne se laisse pas démonter : elle arrivait *par derrière*, dit le texte (v. 22), avec ses cris déchirants. Elle vient se prosterner devant Jésus, elle provoque un face-à-face. Tout, dans son attitude, dans ses mots, montre qu'elle a une totale confiance en lui, qu'elle se remet entièrement à lui. Quand elle s'adresse à lui, elle lui dit : « *Seigneur, prends pitié* » (v. 22). Des mots que nous connaissons bien puisque ce sont ceux que nous prononçons à chaque messe : *Kyrie eleison*. Elle s'incline, elle ne se rebelle pas contre les mots humiliants que Jésus lui adresse : « *Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens* » (v. 26). Or sa demande n'enlève rien à personne, mais elle cherche une place là où il y en a : sous la table des maîtres, en l'occurrence, filant la même métaphore que Jésus. Sa ténacité n'a d'égale que sa foi, *qui déplace les montagnes* (cf. Mt 17, 20) : ici, la montagne est Jésus. Il est dur et intraitable, il campe sur ses positions. Or, « non seulement, il change d'avis, mais il change de ton, et c'est de l'admiration qui transparait dans ses propos tels qu'ils nous sont rapportés : admiration pour cette foi si grande, pour cette confiance qu'aucune rebuffade n'atteint. La femme étrangère devient figure de toutes les vertus : la foi, parce qu'elle est certaine que Jésus peut quelque chose pour sa fille ; l'espérance, parce que même malmenée elle continue à demander ; la charité, car ce n'est pas pour elle-même mais pour sa fille qu'elle demande cette intercession¹⁶. »

Même si cette femme n'est pas juive, Jésus reconnaît en elle « une volonté qui est celle de Dieu le Père. Une volonté de vie, une volonté de lutter contre le mal et de dépasser les frontières¹⁷. » Cette rencontre déplace

¹⁴ *Ibid.*, p. 53

¹⁵ On ignore de quel mal il s'agit exactement, mais le fait est que l'enfant est tourmentée et qu'elle ne peut vivre pleinement sa vie.

¹⁶ Christine PEDOTTI, *Jésus, l'homme qui préférait les femmes*, Albin Michel, 2018, pp. 79-80

¹⁷ Monique DORSAZ, « Ô femme, grande est ta foi ! Jésus et la Cananéenne », dans *Figures de croyants dans l'Ancien et le Nouveau Testament*, Les Cahiers de l'ABC-5, 2017, p. 197

complètement Jésus : elle lui fait comprendre que les anciennes limites entre Israël et les nations ne tiennent plus. Au chapitre 12, il affirmait que faire la volonté de son Père était le critère pour faire partie de sa famille (v. 50) : or, cette femme qui aurait dû rester de son côté de la frontière, dont les cris ont pour effet de repousser ceux vers qui elle les lance (au lieu de les attirer à son secours), fait montre d'une volonté qui s'accorde à celle de Dieu. Elle n'est donc plus une étrangère, mais devient comme sa sœur ou sa mère.

L'histoire de la Cananéenne peut apparaître comme la réalisation de la parabole de la veuve importune (Lc 18, 1-8), à qui le juge rend justice simplement pour avoir la paix. Elle nous invite en effet à prier sans nous décourager, mais elle nous appelle aussi à voir plus loin, à nous interroger sur nos demandes : s'accordent-elles à la volonté de Dieu, c'est-à-dire vont-elles dans le sens de la vie ?

4. La femme aux pertes de sang, une prière sans paroles – Luc 8, 43-38

(et ses parallèles : Mt 9,20-22 ; Mc 5,25-34)

Voici une autre femme qui s'avance *par derrière* (v. 44). Mais autant l'approche de la Cananéenne du chapitre précédent était bruyante¹⁸, autant cette femme-là est discrète. Pourtant elle fait preuve de la même détermination. Elle refuse que le mal ait le dernier mot. « L'insistance avec laquelle elle mobilise toute sa volonté pour combattre ces forces de mort, l'argent et le temps qu'elle y consacre – douze ans – montrent bien qu'elle est prête à tout pour s'en sortir¹⁹ » ... même à transgresser la Loi ! Celle-ci considère en effet qu'une femme est impure pendant ses règles (ou tout autre perte de sang de ce type) et qu'elle transmet cette impureté par simple contact (Lv 15, 19.25-29).

Toucher Jésus revient donc à le rendre impur. La femme le sait bien : depuis douze ans, elle vit une mort sociale, personne ne veut l'approcher. Ce n'est donc pas par inadvertance, dans un mouvement de foule, qu'elle effleure le manteau de Jésus. Sa démarche est volontaire et fruit de sa délibération intérieure : elle est convaincue que son geste peut la sauver. Elle n'espère sans doute pas un face-à-face avec Jésus. Peut-être a-t-elle peur de ne pas trouver les mots, de ne pas être prise au sérieux ? Ou peut-être craint-elle, si elle s'avance à visage découvert, d'être reconnue et empêchée d'arriver jusqu'à celui en qui résident ses derniers espoirs ?

Alors elle cherche un chemin détourné, elle se faufile, pose sa main sur le manteau de Jésus : un geste qui semble bien léger en comparaison de tout ce qu'elle a enduré jusque-là. Puis elle semble vouloir disparaître, se fondant dans la foule. Mais Jésus a senti *une force* (v. 46) sortir de lui. Comment a-t-il fait la différence avec les autres frôlements qu'il a pu sentir au milieu de tous ces gens qui l'entourent ? A-t-il perçu la détermination de cette femme, sa volonté de ne plus être une victime ? Il la cherche et provoque le face-à-face : ce n'est que de cette rencontre en vérité que peut venir la guérison complète. Elle voulait passer inaperçue, mais avec sa question, Jésus la place en pleine lumière. Enfin, elle existe à nouveau. En racontant son histoire et les raisons de son geste, elle redevient vraiment une personne à part entière, elle s'affirme comme sujet. Dans cet aveu, Jésus entend également la foi qu'elle place en lui. Une deuxième fois, il se laisse toucher par elle, cette fois au cœur. « *Va en paix* », lui dit-il (v. 48). D'une certaine manière, il légitime son subterfuge : il reconnaît son désir de vivre debout, en lien avec les autres. C'est d'ailleurs la première fonction de la Loi : donner un cadre pour vivre ensemble, en paix les uns avec les autres...

Ne nous arrive-t-il pas, à nous aussi, de ne plus savoir comment sortir du labyrinthe dans lequel la souffrance, la solitude et la peur nous ont enfermés ? Parfois, les mots semblent trop petits, même adressés à Dieu, pour dire ce qui nous empêche de vivre... ou alors nous ne parvenons plus à exprimer ce que nous souhaitons, nous

¹⁸ Le mot grec utilisé pour décrire ses cris se rapproche des aboiements d'un chien.

¹⁹ Anne SOUPA, *Douze femmes dans la vie de Jésus*, Ed. Salvator, 2014, p. 128

avons l'impression de ne pas être dignes de présenter notre requête. Certains gestes semblent alors mieux exprimer cet élan du cœur qui nous pousse vers Dieu, ce désir de rester attachés à lui, de croire qu'il peut tout. Allumer une bougie, se mettre à genoux, élever les mains, danser, peuvent être autant de manières actuelles – parmi d'innombrables autres – de toucher le manteau du Christ : mieux que des mots, ils affirment qu'il est le Maître de la Vie.

5. Marie de Béthanie, un geste d'amour et d'adoration – Jean 12, 1-8²⁰

Il est une autre femme qui touche Jésus dans les évangiles : c'est Marie, la sœur de Marthe et de Lazare, au tout début du cycle de la Passion. Son intention est totalement différente de la femme que nous venons de quitter : Marie ne demande rien à Jésus, elle offre. Et cet épisode a quelque chose de prophétique, ou de programmatique, *six jours avant la Pâque* (v. 1).

Mais commençons par poser le contexte : au chapitre 11, l'évangéliste Jean nous a fait rencontrer une fratrie amie de Jésus, frappée par le deuil, et nous a raconté comment Lazare a été ramené à la vie par Jésus. A la suite de quoi, un repas de fête est donné, auquel Jésus assiste, bien évidemment. C'est en cette occasion semi-publique que Marie va poser un geste fou : elle *prend une livre d'un parfum très pur et de très grande valeur ; elle verse le parfum sur les pieds de Jésus, qu'elle essuie avec ses cheveux ; la maison est remplie de l'odeur du parfum* (v. 3). Marie ne prononce pas une parole, mais les gestes qu'elle pose parlent par eux-mêmes : ils disent d'abord qu'elle a reconnu que Jésus est celui qui doit venir, le Messie, c'est-à-dire « celui qui a reçu l'onction ». Pourtant elle oint les pieds de Jésus, et non sa tête comme dans les rites de la première Alliance où rois et prophètes se voyaient conférer l'onction qui les envoyait en mission. L'onction des pieds se pratiquait lors des rites d'ensevelissement : Marie a compris (pressenti ?) ce qui va se passer dans quelques jours et exprime à sa manière son amour immense pour Jésus.

On peut relever ici que, quel que soit l'évangéliste qui raconte l'événement, il y a un fort contraste entre le silence de Marie (ou de la femme anonyme) et les réactions indignées de l'assistance devant le gaspillage financier que constitue la perte de ce parfum de grand prix : on aurait pu faire tellement de choses plus utiles avec cet argent, nourrir des pauvres par exemple. Cette opposition est la plus forte chez Jean, puisque celui qui s'indigne est Judas : les gestes de Marie sont plus éloquents et sincères que des mots, alors que, dans les jours qui vont suivre, les actes de Judas démentiront tout ce qu'il dit et vécut avec Jésus depuis leur rencontre. Peut-être faut-il aussi mettre en opposition le prix du parfum versé par Marie (trois cents deniers, soit la solde annuelle d'un ouvrier de cette époque) et la somme que Judas touchera pour trahir Jésus (trente deniers, c'est-à-dire dix fois moins) ?

Judas ne voit que l'argent répandu en pure perte, le gaspillage : impossible en effet de rattraper ce produit de luxe qui s'écoule et se perd... mais impossible également d'empêcher son odeur de se répandre et de *remplir toute la maison* (v. 3). Tout est donné, sans aucune retenue, gratuitement : « quand une femme aime, elle donne, elle se donne, elle s'oublie²¹ », elle est capable de gestes imprévisibles, originaux, même si ceux-ci l'exposent à la critique des autres. Marie n'attend rien en retour de son geste, elle ne retient pour elle-même : ainsi est son amour pour Jésus, ainsi est surtout l'amour de Jésus pour nous. Le geste de Marie préfigure le don que Jésus va faire de sa vie quelques jours plus tard sur la croix, et d'une certaine manière il annonce déjà que la mort n'aura pas le dernier mot.

²⁰ Nous avons choisi de suivre Jean, mais cet épisode est aussi raconté par Marc (14,3-9) et Matthieu (26,6-13), avec quelques différences : la femme y est anonyme et verse le parfum sur la tête de Jésus. Luc rapporte également une onction faite par une femme, anonyme elle aussi, mais son intention est différente : il place son récit au début de son évangile et montre une femme pécheresse en quête de pardon.

²¹ F. DOLTO & G. SEVERIN, *L'Évangile au risque de la psychanalyse*, Jean-Luc Delarge, 1977, vol. 1, p. 149

Car, alors que tout semble perdu, le parfum se déploie, s'impose : impossible d'y échapper ! L'amour est comparé à un parfum qui se répand et flatte les sens non seulement des acteurs, mais aussi de ceux qui sont suffisamment proches pour le respirer. Un geste d'amour gratuit rejaillit ainsi sur ceux auxquels il n'était pas prioritairement destiné. Les odeurs ont un puissant pouvoir d'évocation, bien plus rapide et précis que les mots. Dans cette scène, le parfum « communique quelque chose que nous sommes incapables d'entendre ou de percevoir : il nous rend attentifs à ce qui nous dépasse car il ne peut pas être touché, ni observé, ni goûté, ni entendu²². » Ainsi en est-il de l'amour que nous ne pouvons pas percevoir directement avec nos cinq sens : nous pouvons cependant rendre compte de sa capacité à mettre en mouvement ceux qui le portent et l'offrent.

Marc, Matthieu et Jean rapportent la réaction de Jésus, qui refuse d'opposer les marques d'amour : certes, il est bon de témoigner son amour aux pauvres, mais il valide le geste de Marie. Elle a su saisir l'occasion de lui témoigner son amour... occasion qui ne se représentera jamais sous cette forme, puisque les gestes d'onction du corps mort de Jésus n'auront jamais lieu, du fait de sa résurrection. Marc et Matthieu ajoutent cependant une phrase étonnante que Jean n'a pas retenue : « *Amen, je vous le dis : partout où l'Évangile sera proclamé – dans le monde entier –, on racontera, en souvenir d'elle, ce qu'elle vient de faire* » (Mc 14,9). Chez Jean, ne serait-il pas possible de rapprocher le geste de Marie de celui du lavement des pieds, avec cette demande de Jésus : *C'est un exemple que je vous ai donné afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait pour vous* (Jn 13,15) ?

Marie nous invite encore aujourd'hui à imiter son geste. Bien sûr, Jésus n'est plus présent physiquement parmi nous et nous ne pouvons le toucher comme elle l'a fait. Mais en prenant soin des autres, nous honorons cette parole qu'il prononce dans une parabole : « *Amen, je vous le dis : chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait* » (Mt 25, 40). A notre tour, dans les actes d'amour que nous posons, dans la manière de nous approcher d'autrui, nous pouvons nous donner sans retenue.

6. Le cantique de Marie, une prière de louange – Luc 1, 46-55

Nous retrouvons Marie prise au piège comme Anne dans une société conservatrice. Elle est enceinte et n'a pas (encore) de mari, une grossesse illégitime, son avenir ne s'annonce pas sur les meilleurs auspices. Et Dieu agit au cœur de l'improbable, comme il l'a fait auparavant dans les vies de Ruth, d'Anne... il fait à nouveau des prodiges et les transformations opérées rejaillissent sur l'ensemble de ceux et celles qui ont côtoyés ces femmes. Marie, après l'annonce de l'ange, part pour trois mois (Lc 1, 39) et laisse Joseph seul. Philippe Lefebvre évoque ce passage : « il convient que cet homme demeure seul en compagnie de Dieu. Il lui faut cette étape où il s'habitue à être un homme-avec-Dieu, où il apprend de Dieu qui est cette femme placée en face de lui. Marie permet à Joseph de trouver le juste *tempo* des commencements²³ ». La venue de Dieu au cœur de nos vies nous permet de retrouver notre juste place. A quelques jours des fêtes de Noël, nous sommes invités comme Marie et Joseph à préparer sa venue pour conjuguer notre rythme au sien.

Marie part à la rencontre d'Elisabeth, celle-ci est toute bouleversée dès son arrivée et reconnaît en Marie sa grande foi. Marie prononce alors les paroles du *Magnificat* (Lc 1, 46-55), ce chant de louange qui fait écho aux paroles dites par Anne au sanctuaire (1 S 2, 1-10). Elle est ici une vraie fille d'Israël, dont la vie est tout imprégnée de la Parole de Dieu : depuis son enfance, elle a ruminé dans son cœur d'innombrables versets qui lui montent au cœur spontanément en cette occasion particulière. Elle s'approprie les mots de ceux et celles qui sont venus avant elle et ont cru dans la grandeur et la bonté de Dieu, qui ont bâti leur vie sur cette foi. Elle devient la personnification de cet Israël selon le cœur de Dieu, ce peuple qu'il s'est choisi et qu'il écoute, qui s'accorde à lui. Dans ce débordement du cœur qu'est le *Magnificat*, nous trouvons comme un écho des aspirations et des

²² Catherine AUBIN, *Les fenêtres de l'âme : Aimer et prier avec ses cinq sens*, Cerf, 2010, p. 131

²³ Philippe LEFEBVRE, *La Vierge au Livre, Marie et l'Ancien Testament*, Editions du Cerf, Paris, 2004, p. 81

audaces des cinq femmes précédentes : les mots d'Anne, le destin de Ruth par qui est rebâtie la maison d'Israël, la certitude que Dieu peut nous arracher au mal, que sa force nous sauve et que son amour nous guide, même à travers les ténèbres de la mort. Par les paroles du *Magnificat*, Marie se fait la messagère des humbles et des affamés (Lc 1, 52-53) et annonce le projet que Jésus confirmera à ses disciples sur la montagne (Mt 5, 1-12), dans un renversement de perspectives. Loin des images d'Épinal un peu mièvres, Marie se révèle être « une femme pleine de courage, de lucidité et d'un incroyable dynamisme »²⁴. Nous sommes invités à prendre Marie comme un modèle d'inspiration sur notre chemin de foi, comme nous le propose Anne Soupa : « Marie est cette aînée sur laquelle tout croyant peut édifier sa foi »²⁵. Elle est dans la joie parce que s'accomplit ce qui est dit dans les Écritures, le Salut est offert à tous. Si comme Marie, nous sommes assurés d'avoir la victoire en Dieu, apprenons à discerner dans nos vies les traces de son passage et soyons prêts à être des messagers joyeux de cette annonce.

7. En guise de conclusion

Nous ne prétendons pas avoir ici fait le tour des figures priantes que nous propose la Bible. Mais, en mettant en avant ces femmes, nous avons souhaité mettre en avant leur créativité, leur capacité à sortir des sentiers battus pour s'adresser à Dieu, leur franchise aussi. Nul doute que c'est leur foi et leur amour de Dieu qui leur ont permis d'emprunter ces chemins nouveaux – ou pour le moins étonnants pour leurs contemporains. Il ne nous reste plus qu'à nous laisser inspirer par elles pour poursuivre notre prière, notre dialogue personnel avec le Seigneur.

Décembre 2024 – Karine Alva Bernal et Annick Raya-Barblan

²⁴ Anne SOUPA, Sylvaine LANDRIVON, *Marie telle que vous ne l'avez jamais vue*, Ed. Salvator, 2024, p. 150

²⁵ *Ibid.*, p. 152